

Les Rencontres de la Photographie d'Arles 2014

Séminaire National - 18 et 19 septembre 2014

PHOTOGRAPHIE ET RECIT

Nouvelles écritures visuelles entre photographie et récit

« Arles 2014 ; donner à voir, apprendre à regarder », tel était l'emblème de cette édition 2014 du séminaire national des rencontres de la photographie d'Arles. C'est au travers de plusieurs interventions que cette thématique a été abordée, creusée. Les élèves d'aujourd'hui côtoient le médium photographique bien plus aisément que ceux d'hier, diffusent beaucoup d'images, en produisent en masse, sans se poser la question de la qualité de cette dernière, ni même des risques qu'il y a à tourner l'image saisie vers les autres, en leur donnant la possibilité d'y accéder, de la contempler, voire de s'en emparer pour s'en servir à leur tour. Les intervenants ont ainsi porté à nos yeux des réflexions que l'on peut mener avec nos élèves, et présenté des axes de travail mêlant le récit et la photographie. En voici quelques traces relevées lors des interventions qui se sont tenues lors du séminaire national du mois de septembre dernier.

Michel POIVERT, Historien de la photographie

Photographie et récit, un éclairage historique pour comprendre aujourd'hui ...

Co-auteur avec Julie JONES de Histoires de la photographie pour les jeunes publics

Tout au long de son intervention, Michel POIVERT s'est penché sur la question des différents publics face à ce rapport singulier de la photographie au récit ; comment chaque public l'observe ? Michel POIVERT nous a ainsi présenté une multitude de références qui, chacune à sa manière, interroge le côté graphique de la photographie et le procédé mis en place pour faire cohabiter photographie et récit / écrit, ou je cite ; « Quand dire, c'est faire des images, c'est mettre le langage en image. ». Sa présentation s'est organisée autour de divers axes.

La question de la littérature

M. POIVERT nous oriente tout d'abord vers le roman photo, comme un degré zéro de la cohabitation photographie / récit. Il nous explique qu'il s'agit là d'une simple adaptation littéraire au roman photo, où deux créations se mêlent (écrit/image) dans le but de ne former plus qu'une seule entité. Il appuie son propos en évoquant la production de la photographe Marie-Françoise PLISSART et de l'écrivain Benoît PEETERS, Le Mauvais Œil (1986), dans laquelle les problématiques de la narration sont investies, pour générer une forme de littérature qui parvient même à se passer d'écriture, par l'adjonction de blanc avec très peu de texte dominé par l'image. Une seconde référence complète cette première approche ; Fred LONIDIER fait un roman sur le livre Utopique Jeux d'Espaces (1973) d'Antonin ARTAUD, en provoquant le récit jusqu'à le mettre en scène dans, je cite M. POIVERT ; « un utopisme fantôme ».

La question de la littéralité

L'intervenant arpente la piste de la littéralité avec Bruce NAUMAN et William WEGMAN, qui « prennent le langage aux mots et prélèvent le dire à ce qui est montré ».

Bruce NAUMAN se joue des expressions populaires et fait descendre le langage à son niveau pur de l'énoncé, pour le tourner en dérision complète et nous amener à nous attacher aux mots en tant que tels, et non plus à l'expression dans son ensemble. Il démolit ainsi la métaphore contenue dans ces expressions populaires. Cette pratique se retrouve dans Waxing Hot (1967) ou Eating My Words (1967), où B. NAUMAN performe le langage ; « C'est tout le corps de Bruce NAUMAN qui performe le langage dans Eating My Words » dicit M. POIVERT.

William WEGMAN de son côté, commence à écrire sur et dans l'image dans son approche de la photographie conceptuelle, tel que dans Untitled (1972). Par ailleurs, il crée un jeu entre la légende et ce qu'on voit dans sa photographie intitulée Behind the Bowling Ball (1970). Cette quête de littéralité nous plonge dans une étrangeté, une lecture quelque peu troublée de l'image. M. POIVERT complète ; « Quand les choses sont ce qu'elles sont et qu'il ne faut pas chercher plus loin, cela engendre une étrange littéralité à laquelle nous ne sommes pas habitués. ». Cette lecture des choses de M. POIVERT est visible dans d'autres photographies de W. WEGMAN ; Big and Little (1971), Photo Under Faucet (1971), Photo Under Water (1971). Ces deux dernières photographies mettent en avant une capacité d'apparition/disparition qui rejoint le caractère étrange de la littéralité apportée par le travail du photographe W. WEGMAN.

La question de la légende

Cette sous-partie abordée par M. POIVERT a été succincte, et consacrée à Le Noyé de H. BAYARD (1840). M. POIVERT nous amène à repenser à ce travail, à cette fiction de la photographie pour s'interroger sur le flou de l'identité de la personne qui dit se suicider. Est-ce BAYARD ? Qui est-ce ? Celui qui parle dans le texte n'est pas H. BAYARD mais le monsieur de la morgue. Cette ambiguïté compose la première fiction ou mise en scène, et correspond, aux dires de M. POIVERT, à un drame moderne et non autre chose.

La question de la légende étant vaste, M. POIVERT se propose de ne pas l'arpenter davantage, et de laisser libre à chacun de l'explorer sur un plan personnel en ayant à l'esprit que cette pratique qui mêle à aussi image et récit / écrit, remonte à bien longtemps.

La question de la page, de la mise en page

Souvent utilisée pour sa dimension politique, la mise en page jouissant d'une esthétique militante contribue à cette approche des nouvelles écritures entre photographie et récit. M. POIVERT nous en expose divers exemples :

Lewis HINE soigne la construction de la page afin que celle-ci aide à la circulation de l'idée que veut transmettre sa photographie, notamment dans son travail relatant le travail des enfants, le quotidien des travailleurs de l'industrie.

Victor BURGIN, dans son travail Série UK 76 (1976), adjoint un texte à sa photographie pour diffuser l'expression de son image. La mise en page réfléchie et l'adjonction de ce texte participent à l'idée qu'une image peut réintroduire le récit du passé ; cela constitue une lutte contre l'oubli, un travail bâti sur et pour le souvenir.

Fred LONIDIER questionne la santé dans le monde du travail à travers son exposition de textes The health and safety game en proposant une mise en page de l'ensemble des textes pour favoriser une compréhension de son travail, et guider la lecture et la compréhension de son exposition pour les visiteurs. L'alternance textes et images assurent cette lecture aisée du propos tenu par le photographe.

La question de la voix

Présent aux côtés de l'image, le texte, le récit, l'écrit, peuvent prendre une forme orale lorsque celle-ci invite le spectateur à l'interpréter comme telle. A cet effet, M. POIVERT nous expose différents travaux qui mettent en avant cet aspect auditif du texte cohabitant avec l'image.

Bertolt BRECHT accompagne l'image d'un quatrain dans son œuvre Kriegsfibel (1955), ce qui fait résonner et parler l'image, à l'inverse du sentiment « éteint » ou « muet » que l'on attribuerait à

une légende. Ici, le quatrain se lit en même temps que l'image, et n'intervient pas dans un temps second. BRECHT fait cohabiter l'image et le texte, ce dernier étant doublement présent ; quatrain et légende. Il nous propose ici une véritable poétisation de la photographie.

De la même manière, Bill OWENS cherche à rendre audible sa photographie en offrant une description de sa photographie qui fait partie intégrale de l'œuvre. Une double lecture s'offre à nous, et libre choix nous est laissé de commencer par l'un ou l'autre, voire d'alterner entre les deux.

La question du journal intime

Objet permettant de mêler aisément récit / écrit et image, le journal intime a été et demeure un moyen utilisé par les artistes pour diffuser leur pensée, pour organiser une critique sociale en travaillant la mise en scène qui, aussi désorganisée peut-elle sembler, révèle un parfait soliloque de l'artiste à travers son sujet.

Allan SEKULA usera du journal intime pour décrire des situations sociales dures dans une mise en scène mortuaire qui met l'accent sur le temps qui devient long, sur l'ennui qui en demeure, tandis que Phel STEINMETZ questionnera le capitalisme par ce biais là. Raymond DEPARDON s'investira dans un travail « à S. » (à Sophie Ristelhueber) dans lequel tout est daté et narré, tel un photoreportage reflétant un soliloque.

La question du texte comme graphisme

A la recherche d'une communion du texte et de l'image, des artistes tels que Robert CUMING, Robert FRANK, Bernard FAUCON, ou Michel HOUELLEBECQ tentent une fusion entre le texte et l'image photographique, en usant du texte comme graphisme au sein de la photographie même.

Alain BERTHO, Professeur d'anthropologie, Université de Paris 8

Écriture d'un récit collectif et nouvelles écritures visuelles

Alain BERTHO est un ethnologue qui s'interroge sur le fait d'enregistrer un événement par l'image ; cet enregistrement, une fois diffusé, génère d'autres événements sans en évaluer les dégâts et les conséquences. L'intervenant éclaircit son propos en prenant appui sur des événements récents, en décryptant ces derniers et en analysant les conséquences qui en découlent.

Capter l'image : un geste devenu un réflexe !

A la portée de tous, saisir une image par l'usage de son Smartphone est devenu un geste banal. Ce geste que certains d'entre nous répètent plusieurs fois dans la journée, est la cause directe de la prolifération d'images dans le monde actuel. Hors, certaines images, de par leur contenu, représentent une véritable « arme », et prennent le dessus sur les mots. En effet, A. BERTHO nous indique que « l'image a atteint une puissance et a un impact que les mots ne parviennent pas ou plus à atteindre ». Cette pensée nous amène à nous interroger sur la notion de partage des images et la circulation de celles-ci, et de la facilité avec laquelle nous pouvons en diffuser, sans oublier la rapidité avec laquelle cela peut être fait.

Parmi les gestes liés à l'image et devenus banals, le selfie a fait son apparition récemment et s'est démocratisé très rapidement. Ce geste devenu quasi quotidien pour certains, témoignent d'une envie de chacun de renseigner et d'informer sur son occupation ; bienvenue dans l'auto-communication de masse. Cette pratique a permis aux gens de se rendre compte qu'à leur tour, ils peuvent prendre part à l'information, en tournant l'objectif non pas que vers eux, mais vers ce qui les entoure aussi, et deviennent par cette occasion des témoins principaux, des acteurs de l'information des actes importants, parfois historiques. Cette prise de conscience du nouveau statut de journaliste en herbe qui réside en chacun de nous, a poussé les professionnels du monde de l'information à en appeler aux images produites par ceux qui sont sur les lieux avant eux, images que certains médias sont prêts à racheter chères aux amateurs lorsque l'achat de ces dernières leurs permettent d'afficher des images que n'ont pas les concurrents.

« Je suis là, donc nous sommes. »

Conscients que leurs images intéressent et attirent les regards, certains amateurs se prennent au jeu du journaliste, et se lancent Smartphone au poing, pour capter des images qui, dès lors, ne sont plus prises pour soi, mais pensées et prévues pour le partage sur divers sites. On produit alors sciemment de l'image collective, en filmant par exemple toute forme de répression par visée stratégique. Le réel et le virtuel sont clairement articulés, et pensés pour cohabiter au mieux.

L'apparition des Smartphones a permis au réseau, riche de toutes les images captées par ces appareils, de devenir l'écho du peuple qui prend part dans l'action d'informer tout un chacun de ce qui se passe ci ou là. Le visionnage des images ainsi mises en ligne permet à un groupe de se constituer dans l'événement enregistré, filmé, photographié, et ce uniquement le temps de l'événement bien souvent. Ce groupe est généré par de l'échange et sans discours collectif. Désormais, plus rien ne dure, mais tout circule très vite. Ce qui compte, c'est que l'action collective se diffuse beaucoup et le plus largement possible, sans chercher à durer. L'événement est pensé pour une réaction instantanée, et par rapport au pouvoir de l'image, à l'impact que parviendra à véhiculer cette même image en fonction de la mise en scène qui devient essentielle ...

L'image comme parole commune

Par la multiplication de publications d'amateurs mettant en images des événements du monde entier, l'image tend à s'imposer comme un des langages les plus puissants, du fait d'être universelle d'une part, et de par sa capacité à être diffusée rapidement et aisément d'autre part ...

A. BERTHO complète ses propos de la manière suivante ; « l'image est une langue vernaculaire nouvelle ». L'intervenant attire notre attention sur deux artistes : Guy DEBORD et la société du spectacle, et le photographe JR, qui au travers de grandes photos des yeux des habitants des favelas au Brésil, nous questionne directement sur le regard que nous portons sur cette partie du monde.

Bernard PLOSSU, Photographe

David GAUTHIER, Responsable des affaires culturelles, ENS de Lyon

Conversation ; « Les mots de l'image », Bernard PLOSSU et Jean-Louis FABIANNI.

Durant une heure environ, ce temps d'échange et de conversation s'est construit autour de la projection des pages du livre créé par le duo Bernard PLOSSU, photographe, et Jean-Louis FABIANNI, sociologue écrivain. Ce dernier, qui aurait dû être présent aux côtés de B. PLOSSU et David GAUTHIER, n'a pu être des nôtres. Une partie de la lecture de ce travail a donc été manquante, et l'échange s'en est ainsi vu davantage orienté vers l'image que sur le travail d'écriture.

Bernard PLOSSU et Jean-Louis FABIANNI se sont lancés dans un travail en collaboration, en produisant un livre où cohabitent les textes de l'un et les photographies de l'autre. Tout le livre a été conçu sur l'idée d'un partage, tant dans la réalisation que dans le résultat final ; d'un point de vue visuel, ils ont tous deux cherché à créer deux blocs, pour cerner cette égalité et qu'aucun ne prenne le pas sur l'autre.

La conception du livre s'est faite de la manière suivante : B. PLOSSU a proposé une sélection de ses photographies à J-L. FABIANNI, en s'assurant que ces dernières contiennent toutes une présence textuelle. L'écrivain a alors fait son choix parmi cette sélection, et s'est mis à écrire un texte, inspiré du ou des mots présents sur l'image. Il appartenait à l'écrivain de rester proche de l'esprit de l'image, ou de s'octroyer une liberté assumée en prenant une certaine distance par rapport à la lecture que l'on peut faire de la photographie. Le texte s'inspire du mot présent dans l'image sans en proposer une description, une lecture, car cela serait d'une part redondant, et placerait la photographie à un rang plus élevé d'autre part, nous confie le photographe. Au contraire, l'image doit se créer à travers la lecture du texte, et peut même être lue tout à fait différemment après avoir pris connaissance du texte qui l'accompagne rajoute David GAUTHIER.

La principale attention des deux artistes réside dans la mise en page, dans l'espace que présente le livre. En effet, chaque texte forme un bloc, qui reprend les dimensions de la photographie qui se trouve à ses côtés, afin de renforcer cette égalité qui persiste durant tout le livre entre le récit et l'image. Texte et image au même rang, Bernard PLOSSU et Jean-Louis FABIANNI au même rang, un véritable travail bâti sur l'échange et sur le respect l'un de l'autre.

Du point de vue de la forme, le projet étant axé sur une sélection de photographies reflétant les mots en Europe captés par le photographe lors de ses différents voyages, le format de poche s'est imposé de lui-même pour rester dans cet esprit d'un livre que l'on feuillette en voyageant nous délivre le photographe en présentant leur production. Un livre de photos qu'il faut lire, un livre de textes qu'il faut regarder, et un livre qui, tant dans l'image que dans le texte, nous invite à nous échapper vers différents horizons selon la double page sur laquelle nous nous arrêtons ...

Afin de poursuivre la réflexion de ces différents intervenants, nous pouvons à notre tour expérimenter, au travers d'une séquence menée avec nos classes, cette question de la réception de l'image, en apprenant aux élèves à décoder et à comprendre les images dans un premier temps, puis en les rendant plus sensibles aux risques que comporte la diffusion des images. Une proposition de séquence vous est faite ci-dessous, sans prétention aucune, et demandant très certainement à être remaniée, afin de gagner en efficacité, tant dans les apprentissages à en tirer pour les élèves que pour aborder le plus judicieusement possible cette question de l'image et de son exploitation. A Francis JOLLY, Directeur adjoint de la MGI, Directeur de collection photo roman, de compléter ; « Celui qui saisit l'image, ne peut se contraindre de la réflexion que portera le récepteur en la voyant. »